Philippe Le Guillou

Les marées du Faou

folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Philippe Le Guillou

Les marées du Faou

Gallimard

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2003.*

Extrait de la publication

Philippe Le Guillou est né en 1959. Il est inspecteur général de l'Éducation nationale. Il a reçu en 1990 le prix Méditerranée pour *La rumeur du soleil* (Folio n° 2662) et le prix Médicis en 1997 pour *Les sept noms du peintre* (Folio n° 3473).

Extrait de la publication

Extrait de la publication

À Victor, Vincent, William, Arthur et Titouan, pour qu'ils soient des fils de la mémoire.

Extrait de la publication

Mais de cette ère unique, sans date et sans fin, aux caractères indicibles, que tout homme instaure en lui-même et salue,

À l'aube où il devient Sage et Régent du trône de son cœur.

VICTOR SEGALEN, *Stèles*.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

« TOUT UN MONDE LOINTAIN »

Je suis né dans un village du Finistère, Le Faou, une nuit d'été orageuse. Des éclairs zébraient l'eau haute qui avait envahi le port. Je suis né un 12 août. Une dizaine de jours plus tard, sous le regard de Gabriel, mon parrain et mon grand-père maternel, un vieux marin taciturne, je fus porté aux fonts baptismaux. Il s'agissait encore à cette époque de laver au plus vite l'enfant de son péché originel. La dimension superstitieuse l'emportait sur l'évidence lumineuse de l'acquiescement à l'Église. Tout petit Finistérien restait un enfant païen qu'il fallait purifier dans l'huile et l'eau lustrale. Le péché, les divinités d'avant : l'aspersion et l'onction effaceraient ces signes noirs.

La cuve baptismale que je contemple chaque fois que je visite l'église du Faou est creusée dans une belle pierre ocre, on dirait une auge patinée, une barque parée de phylactères et d'animaux emblématiques — le Lion et le Cerf —, une de ces nefs de légende qui, dans la bourrasque et l'élément qui cingle, transportèrent au temps du

glissement dans l'ère chrétienne les saints évangélisateurs de l'Irlande vers la Bretagne. Sur les parois de la cuve qui m'a vu renaître un matin d'août 1959, il y a le Lion solaire et le Cerf psychopompe, et, figurés dans la naïveté d'une enluminure enfantine, les quatre fleuves qui baignaient le Paradis terrestre. L'église est construite sur une terrasse circulaire qui domine la rivière et la mer, leur zone de confluence. C'est là que la rivière, après avoir traversé bois et prairies, s'ouvre aux marées de l'Atlantique. Les géographes appellent *ria* ce type d'estuaire. On dirait une échancrure qui s'étire à l'infini, un port sombre et vaseux au jusant. Car l'horloge marine commande le renouvellement du paysage : quand les eaux partent loin, il reste un chenal noir et luisant de fin du monde, avec de gros bourrelets de fange que fouillent les oiseaux ; au moment des *grandes marées*, les vagues viennent presque lécher les murailles de l'église. La vieille coque au double transept semble alors prête à appareiller, la vieille coque avec son Lion de feu et son Cerf passeur des âmes.

J'ai commencé ce récit au mois de juin 1995, quelques semaines avant le baptême de l'aîné de mes neveux, Victor. Oui, c'est alors qu'allait renaître celui qui a pour deuxième prénom Gabriel que j'ai senti la nécessité de ce récit de lointaine enfance. Cinq années ont passé, m'éloignant chaque jour plus du Faou, de ses odeurs, de sa lumière, de ses visitations marines. Pendant ce

temps, j'ai désiré, aimé, j'ai découvert des êtres et des lieux nouveaux, des peintres, des compositeurs, des religieux, des jeunes gens qui allaient enseigner et écrire, les jardins secs de Kyõto, la Neva et la terre gaste des abords de Paris, j'ai vu de très près le travail sans merci de la maladie, de la folie et de l'âge, j'ai écrit des pages et des livres qui m'entraînaient bien loin du berceau de mes marées.

Je venais de déjeuner avec mon ancienne élève Marielle dans le quartier de la gare de l'Est lorsque mon téléphone mobile a sonné en ce début d'après-midi de juin. Le dénouement que j'attendais depuis de longues semaines venait enfin de s'accomplir : mon grand-père paternel s'était éteint peu avant treize heures, à l'aube de ses quatre-vingt-dix-sept ans. Il était mort à Morlaix, où résident toujours mes parents et où j'ai passé mon adolescence.

J'ai pris le train comme je l'avais fait en mars 1990 pour l'enterrement de Gabriel, partagé entre la délivrance et un soupçon d'inquiétude. Il n'y avait rien de tragique dans la disparition d'un vieil homme dont la vie, dans sa durée, avait pratiquement épousé le siècle qui s'achevait. On ouvrirait toutefois une tombe, la vieille terre du Faou apparaîtrait dans sa nudité noire, il y aurait un gisant à veiller et à regarder avec intensité à l'instant de son effacement, une messe avec, comme pour Gabriel, un extrait du Livre de la Sagesse et un

Extrait de la publication

passage de l'Évangile de Jean en son chapitre 17, il y aurait un convoi funéraire à suivre dans l'or des genêts et l'éclat des verts d'un printemps breton, il y aurait des larmes et des prières, un acquiescement renouvelé à la loi de l'inéluctable et l'on sait bien que ces choses ne sont jamais aisées pour les vivants précaires que nous sommes.

Il m'attendait, la tête légèrement de côté, le corps ployé par l'âge et les journées de lit, infiniment reconnaissable et presque rajeuni dans la chambre du funérarium où, dix ans plus tôt, j'avais découvert la dépouille de mon grand-père taciturne. J'étais alors puceau de la mort. Le deuil, sa liturgie, sa scansion faite d'atonies et d'intermittences sont désormais des choses que je connais. J'ai vu, ces dernières années, Anne-Marie, Jeannine, Alain, partir dévorés par un mal plus fort que leur lutte et leur espoir. Je les ai vus amoindris, pour ne pas dire défigurés. Tel ne fut pas le cas de mes grands-pères, qui ne portèrent jamais que le masque des atteintes de l'âge.

À ma dernière visite, il dormait. Il avait dormi tout le temps de ma présence dans sa chambre petite et sans charme où il n'y avait rien qui pût réjouir l'œil, sinon les tableaux africains apportés là par mon père — les tableaux achetés à Dakar au milieu des années cinquante avec leurs clichés couleur locale, cases, flamboyants, négresses chamarrées et latérite brûlante —, ces croûtes remplies pour moi d'une poésie liée à l'enfance et à la chimère de l'exotisme sur lesquelles j'avais laissé filer mon regard voilé par le sel du chagrin, inca-

Extrait de la publication

pable de regarder *vraiment* ce vieillard cassé, condamné à la chaise roulante, seul au monde depuis que son épouse aimée entre toutes l'avait abandonné, quelques mois auparavant, ce vieillard qui me disait du fond du puits des années d'où il me considérait — un puits qui me donnait le vertige du siècle en train de mourir —, comme s'il m'avait confié un talisman : « Philippe, surtout reste jeune. »

J'entendais cette parole comme je le regardais dans la chambre du funérarium. Il avait été un grand-père volubile, complice et enchanteur, un grand-père d'enfants, comme je suis l'aîné, il s'était ensuite occupé d'Éric et de Françoise, leur livrant sa foison de récits fabuleux tandis que j'entrais dans l'aridité de l'adolescence, l'apprentissage de la littérature et la fascination croissante de Gabriel, mon autre grand-père, celui dont l'économie de paroles m'avait jusque-là profondément intimidé.

Dès que j'ai commencé à écrire, je crois avoir dit publiquement la dette que j'avais à l'égard de ces deux hommes. Au Faou, dans le temps béni des vacances et alors que les marées roulaient entre l'église et le quai qui lui fait face, j'étais né une troisième fois dans l'adoration émerveillée du Silencieux et de l'Extraverti, du marin muet condamné à remonter sans fin le cours des eaux mémorielles et du conteur qui, sans avoir à écrire, savait tout des puissances de la fiction.

Il était là dans cette belle boîte de bois clair qui venait de voyager entre Morlaix et le fond de la

Extrait de la publication

rade de Brest, dans la beauté du vert tendre des feuillages et l'or des fleurs des processions. Dans la petite chapelle de la maison de retraite, l'office avait été sobre et recueilli, sans faste. Mais la nature s'était mise en frais pour ce fils de la terre qui, si sa sœur n'avait pas choisi de demeurer à la ferme après son mariage, aurait dû être paysan. Il avait quitté Runjoaic, il était passé par Vitré (*dont l'accent aigu...*), par Saint-Gildas des Bois, un village entre Nantes et Redon, Brest occupé et Dakar, il avait servi dans la gendarmerie, sans passion, par devoir. Il avait bâti avec sa femme une maison coquette, Kerrod, et ils y avaient vécu près de quarante ans. Avant l'exil morlaisien, avant la capitulation, très longtemps différée, devant l'âge.

Le convoi est passé un peu vite à mon goût devant Kerrod. C'était un samedi. Les employés des pompes funèbres devaient être pressés. Et Jean Le Guillou n'avait pas joui d'un double bail à l'Élysée... Au cimetière, le fils du marbrier du Faou nous attendait. Pas de prêtre. À Morlaix, ma mère avait déjà dû implorer pour obtenir la faveur d'une vraie messe. Encore quelques années, sur une terre qui fut chrétienne, et les prêtres seront aussi nombreux que les ducs.

J'ai dit quelques mots avant que l'on ne récite un dernier *Notre Père*. C'était ma façon de le saluer au moment où il allait descendre dans la vieille terre du Faou, si près de Runjoaic où il avait passé son enfance et son adolescence, et de Kerrod où il avait connu quarante années d'un bonheur autarcique et simple.

Les hommes ont alors pris le cercueil. La tombe était ouverte. Nous étions peu nombreux, mon père, ma mère, mon frère Éric et sa jeune femme enceinte. Sur le gravier impeccable du caveau, on voyait, tout juste terni par la poussière et quelques toiles d'araignées, le cercueil de ma grand-mère, comme dans une chambre nuptiale, mais enterrée. J'étais à Saint-Pétersbourg en avril 1999, au moment de sa disparition. Les choses s'étaient faites vite, je n'avais pas eu le temps de rentrer, je n'avais pas vu la bière s'enfoncer dans la terre finistérienne et j'en avais conçu comme une douloureuse culpabilité. Je m'étais longuement arrêté, en compagnie d'Hélène, sur les bords de la Neva à l'heure supposée des obsèques et j'avais prié. De même, à la laure Alexandre-Nevski, j'avais allumé à sa mémoire une lampe votive au pied de l'icône qui figure la Mère conductrice des âmes.

Il l'avait rejointe, dans la chambre enterrée, sur le petit gravier sage. Je n'entrerais pas dans cette chambre, pas plus qu'enfant, à Kerrod, on n'avait le droit d'entrer dans leur chambre à coucher qui était une sorte de sanctuaire interdit. Ils étaient là dans notre vieille terre, côte à côte, conjoints éternels, un peu comme les gisants de Fontevraud, enfin réunis, ils pourraient tout se dire de l'ultime année terrestre qu'ils n'avaient pas vécue ensemble, nous allions en tous sens, nous errions déchirés par le chagrin, cachés derrière nos lunettes sombres, ma mère s'était figée devant la tombe de son père, située à quelques pas, mon frère révélait une douleur et une faiblesse que je ne lui avais

Extrait de la publication

jamais vues, lui que son métier de médecin a fatalement endurci. Nos patriarches étaient dans la terre, et notre enfance avait disparu avec eux, cet état plus beau, plus trouble que la virginité ou la pureté. J'avais vu ce gisant dans les fleurs, cette chambre sous la terre, j'avais suivi ce convoi dans l'ivresse lumineuse des jours de solstice. Mon cœur s'était serré lorsque j'avais aperçu l'éminence ronde du Menez Hom, ce mont qui surplombe l'Aulne et toute la région du Faou, ce mont dont la pierre conserve trace de la blessure creusée par le cheval de Gradlon fuyant l'engloutissement de la ville d'Ys.

Nous ne nous sommes pas arrêtés à Kerrod. Nous avons déjeuné à Sizun parce que ma mère ne voulait pas rester plus longtemps au Faou. Le déjeuner fut serein. Nous retrouvions nos marques, nos gestes, nos paroles de vivants, nos plaisanteries même. Puis j'ai tenu à visiter une nouvelle fois l'église de Sizun, je voulais m'isoler, humer cette odeur de moisissure et de nef humide qui sera toujours pour moi l'odeur du sacré, je voulais surtout, à l'abri de tout regard, toucher la pierre de la cuve baptismale parce que c'était là qu'en 1902 Gabriel, mon autre grand-père, avait été plongé dans l'eau de la résurrection.

Les jours qui ont suivi, des images, des motifs d'histoire, des récits que j'avais totalement oubliés me sont revenus avec une précision hallucinante. Je m'imposais une sorte de discipline presque

Extrait de la publication

mystique pour ne rien perdre de leur surgissement et de leur déploiement.

Trois semaines plus tard, je déjeunais avec mon ami Éric Tanguy. Il arrivait de Reims où il avait été joué en présence de son maître, Dutilleux. Il était tendu, nerveux, requis par l'écriture du dernier mouvement du concerto sur lequel il travaillait. De mon côté, l'imminence du commencement de ce livre m'avait rendu insomniaque. Je ne dormais plus que trois ou quatre heures par nuit. Éric était étrange, irascible presque. Face à nous s'était installée une vieille femme hideuse et effondrée qui avait été une papesse de l'édition.

— Tu vas écrire sur l'enfance, m'a dit Éric. C'est bizarre. Moi je n'ai aucun souvenir. Si, peut-être, une chambre à Hérouville-Saint-Clair... C'est tout...

Je crois ne pas avoir répondu. Le regard que l'on porte sur l'enfance est ce qu'il y a dans l'être de plus intime, de plus révélateur et de plus secret aussi que le désir, la quête spirituelle ou les failles et les mystères qui nous poussent à créer. Je n'enviais pas ce blanc lacunaire au vif de la mémoire. C'était pour moi comme une autre planète. Et, face au musicien qui tient du funambule ou du papillon, j'avais l'impression d'être lourd comme une nef, une bibliothèque, une géographie de souvenirs.

Extrait de la publication

NOMS ET PAYS

Le territoire s'allonge tout au fond de la rade de Brest, sous un pourtour de collines, sous l'ombre tutélaire du Menez Hom — lui-même séparé par la coulée majestueuse de l'Aulne en fin de course et envahie par les marées —, où certains rapportent avoir vu la marque du sabot du cheval du roi Gradlon courant vers Rumengol au moment où les eaux rageuses submergent la splendide ville d'Ys et où d'autres, comme dans un cairn irlandais, croient deviner la sépulture du roi Marc, là, aux confins de tout, entre mer, prairies maritimes et forêt. Car la mer ici n'est pas vraiment la mer, telle qu'on se l'imagine, telle qu'on la désire, mouvante, écumeuse, telle qu'elle m'apparaît lorsque nous allons certains après-midi d'été nous baigner à Telgruc. Elle ne bouge vraiment que les jours de tempête, elle est là ou elle n'est pas là, elle monte, elle descend, au moment de l'équinoxe et de ce qu'on appelle d'un mot magique les *grandes marées*, elle inonde l'esplanade du quai trop rectiligne construit au siècle dernier ; le port, aujour-

Extrait de la publication

Aux Éditions Christian Pirot

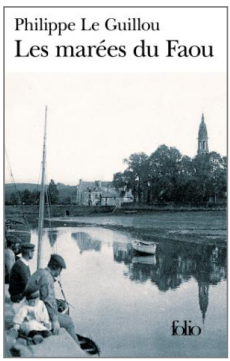
CHATEAUBRIAND À COMBOURG, *essai*, 1997.

Aux Éditions Ouest-France

BROCÉLIANDE, *album*, 1996.

Aux Éditions Terre de Brume

ÎLES, *album*, 1999.



Les marées du Faou
Philippe Le Guillou

Cette édition électronique du livre
Les marées du Faou de Philippe Le Guillou
a été réalisée le 26 mars 2012
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070315345 - Numéro d'édition : 160603).
Code Sodis : N52633 - ISBN : 9782072470349
Numéro d'édition : 242702.

Extrait de la publication